

# SCHLIERBACH MAI 1940

## L'évacuation des habitants de SCHLIERBACH vers LAUZUN, racontée par Fernand KESSLER

Association «Les amis de Lauzun»

Le 10 Mai 1940, les Allemands attaquent la Hollande, la Belgique et la France en pénétrant sur le territoire national par Sedan. Une partie de l'Alsace doit se préparer à être évacuée. Fernand Kessler, alors âgé de six ans, n'a rien oublié de ces faits, qui allaient marquer sa vie. Il raconte...

### L'ORDRE D'ÉVACUATION

Nous sommes le 15 mai 1940. Se tenant en face de l'accueille bouche, l'appariteur Alphonse Krafft, accompagné de l'instituteur du village, qui était aussi secrétaire de mairie, annonce une nouvelle qui allait bouleverser la vie des Schlierbachois. Après avoir longuement secoué sa cloche, l'appariteur crie : « Es wert bekäntn gemäch ! » Il informe alors les villageois de l'évacuation imminente de la population. Le départ est fixé au 18 mai le matin. La destination est encore inconnue. Les habitants devront partir en convoi en emportant sur leurs charrettes leurs biens les plus précieux.

### LE DÉPART

Au matin du 18 mai 1940, les Schlierbachois apprennent que leur première destination sera Spechbach, distant d'une vingtaine de kilomètres. Le convoi est composé de femmes, d'enfants et d'hommes non mobilisés, les hommes jeunes étant sous les drapeaux français depuis la mobilisation générale en septembre 1939.

L'émotion est très forte, il faut laisser sur place tout ce qu'on ne peut pas emporter : sa maison, ses meubles, sa vaisselle, tout le linge superflu, ses outils et ses machines. Il faut lâcher dans la nature les vaches, les cochons, les chèvres, les poules, les lapins, laisser les chiens et les chats... Les chevaux et les bœufs, quelquefois des vaches, tireront les charrettes. Seul un « comité de sauvegarde » composé de six membres du conseil municipal restera sur place pour garder le village, qui sera occupé par l'armée française.

### LE PÉRIPLE

Première étape : Spechbach. Nous sommes accueillis, nourris et logés par les habitants. Le lendemain 19 mai, nous apprenons notre prochaine destination, qui est Sternenberg, à une quinzaine de kilomètres. Ici aussi, nous serons accueillis par la population. Le jour d'après, le 20 mai, nouvelle destination : Rougemont le Château où nous séjournerons jusqu'au 3 juin. Nous sommes logés chez l'habitant et une cantine a été installée dans la salle communale.

Le 3 juin 1940, l'armée française nous prend en charge, avec de nouvelles directives : bagages limités à trente kilos par personne seulement ! Les charrettes et leur chargement, ainsi que les animaux qui les ont tirés jusque-là,

### LA VIE À LAUZUN

Ma famille a été accueillie par madame et monsieur Fresquet, qui vivaient au Château La France avec leur fille Eva, leur gendre Pierre Durieux et leur petit-fils Michel.

Nous, mon grand-père, ma tante, ma mère, ma sœur et moi-même, étions logés dans deux chambres d'une petite dépendance de la ferme du château.

Madame Durieux nous y apportait à manger tous les jours, très souvent une soupe de fève avec du pain et de l'ail. C'était bon !

Au village, une cantine a été organisée dans l'ancienne conserverie de haricots et mise à disposition des réfugiés.

En bons Alsaciens, nous avons très vite participé aux travaux de la terre dans les champs de tabac et de pommes de terre, dans les vergers et les vignes.

Malgré le handicap de la langue, grâce au sérieux et au travail des Schlierbachois et surtout grâce à la patience et à la gentillesse des Lauzunais, des liens plus profonds se sont rapidement tissés.

Mon grand-père piochait les rangs de pommes de terre, et pour le motiver, monsieur Fresquet déposait en bout de ligne une bouteille de vin et en profitait pour échanger quelques mots avec lui. Mon grand-père, ne comprenant pas un mot de français, lui répondait invariablement « Ya, Ya », ce qui lui valut le surnom de Pépé Ya ! Après quelque temps, nos deux familles partageaient tous les repas dans la cuisine du château.

Les Lauzunais n'avaient pas pour habitude de consommer le lait de leurs vaches car il était réservé aux veaux. Pourtant madame Fresquet partait pieds nus au pâturage chaque matin, afin de traire une vache et nous rapportait une casserole de lait bien frais pour agrémenter notre petit-déjeuner. Les autres repas étaient copieux, une soupe cuite dans un grand chaudron suspendu à même le feu dans la cheminée, deux ou trois sortes de viandes, puis venaient les légumes et s'il y avait du fromage, il se mangeait sur le dos de l'assiette. Toutes les deux à trois semaines, munie d'une grande échelle, madame Fresquet grimpeait dans le pigeonnier pour prélever quelques pigeonneaux bien dodus pour notre repas dominical.

Tous les dimanches, nous nous rendions à la messe à Lauzun. Dans le village, il y avait deux restaurants, dont l'hôtel « Le Lion d'Or », qui hébergeait quelques familles alsaciennes, une grande épicerie ouverte tous les jours même le dimanche et en face des arcades, une deuxième épicerie, notre préférée, « Chez Julien », un vieux cèlibataire. Là, nous trouvions, bien alignés sur le comptoir, de nombreux bocaux contenant toutes sortes de bonbons de couleurs. À l'occasion d'une permission, mon père militaire, car tonné au Puy en Velay, nous retrouvions à bicyclette pour quelques jours, bientôt rejoint par son beau-frère, venu à moto. Bien que militaires tous les deux, ils n'avaient pas plus de nouvelles que nous de Schlierbach.

### LE RETOUR

De plus en plus intégrés, appréciant le mode de vie, la cuisine, le climat et le vin du sud-ouest, nombreux furent ceux qui se posèrent la question de rester à Lauzun lorsque l'ordre fut donné de retourner en Alsace.

Néanmoins, le 9 septembre 1940, la majorité de la population déplacée prend le chemin du retour et embarque à Miramont dans un train à bestiaux.

Au passage de la ligne de démarcation, le train est contrôlé



Edouard Roggenmoser, M. Fresquet, Joseph Kessler (père de Fernand), Mme Durieux, Mme Kessler (mère de Fernand), Célestine Roggenmoser, Joseph Kessler (grand-père de Fernand) Sur la moto : Michel Durieux, Annette et Fernand Kessler

par les autorités allemandes. Une question posée par les militaires me choqua alors : « Y a-t-il des Juifs parmi les passagers ? » Arrivés en gare de Habsheim, nous sommes ramenés à Schlierbach par les villageois voisins. Et là, grande déconvenue ! Nous retrouvons notre village dans un état déplorable ! Toutes les maisons ont été saquées, pillées et souillées. Et cela non pas par l'armée allemande, mais par la troupe d'occupation française cantonnée à Schlierbach entre le mois de mai et le mois de juin. Nous étions partis Français en mai, nous nous sommes retrouvés Allemands en septembre et nous allions devoir apprendre à vivre sous ce nouveau régime.

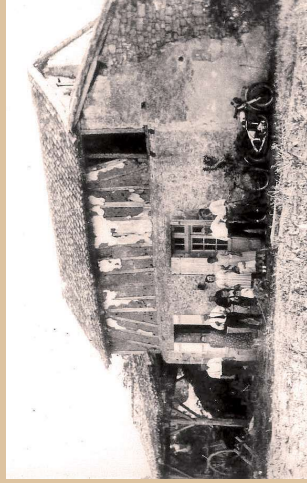


Fernand KESSLER portant le joug du chariot qui ramena sa famille de Eymet à Lauzun.

de même que les animaux de compagnie que les gens avaient emmenés avec eux restent sur place !

Nous sommes alors transportés par camion militaire jusqu'à la gare de Giromagny, où un train de marchandises nous attend. Nous sommes alors répartis à raison de 15 à 18 personnes dans des wagons à bestiaux pour une destination encore inconnue du sud de la France. Autant dire que le confort est rudimentaire, juste un peu de paille répartie sur le plancher, intimité et hygiène inexistantes... Le ravitaillement est assuré par la Croix Rouge.

Après cinq jours de voyage, ponctué de nombreuses haltes sur des voies parallèles, avec des mouvements de train incompréhensibles, ne sachant toujours pas où on nous emmenait, nous sommes arrivés épuisés le 7 juin 1940 en fin d'après-midi en gare de Marmande, dans le Lot et Garonne. De là, nous avons été transférés par camions militaires à Eymet où nous attendent nos hôtes lauzunais. C'est en charrettes tirées par des chevaux, des bœufs ou des vaches, que nous atteindrons Lauzun, destination ultime de notre périple. Et c'est sous les arcades du marché de Lauzun, tard dans la nuit, que nous serons répartis dans les familles d'accueil.



La dépendance de la ferme